

Représentations lexicales floues et construction interactive du sens

Georges Lüdi

Université de Bâle, Romanisches Seminar

CETTE ÉTUDE EXPLORE UNE VOIE D'ACCÈS aux représentations lexicales plutôt négligée, que je sache, dans la recherche récente, à l'exception d'une étude de Quasthoff/Hartmann (1982). S'inspirant de l'ethnométhodologie, elle exploite le fait que les interlocuteurs désignent eux-mêmes, dans la cadre de la bifocalisation de la conversation (Bange 1987), certains éléments du discours comme faisant partie de l'information lexicale. Notre recherche, entreprise dans le cadre d'investigations sur la conversation en situation exolingue, continue une réflexion de plusieurs années portant sur la construction et la mobilisation de la compétence lexicale (p.ex. Lüdi 1991, 1994).

Leur visée lexicale distingue nos réflexions des études portant sur les procédés explicatifs, (p.ex. Grize [éd.]1984, Borel 1987), mais aussi plus généralement des travaux sur le travail interactif de (re)formulation, sur la non-compréhension et les malentendus ainsi que des recherches portant sur les « stratégies de compensation de lacunes lexicales » (Broeder et al. 1985).

L'hypothèse sous-jacente à notre travail est en effet que — loin de n'exercer qu'une seule fonction instrumentale — les unités lexicales peuvent devenir opaques et investir le centre même du travail discursif, révélant par cela même (une partie de) leur nature.

Cette recherche focalise en d'autres termes les opérations métalinguistiques ayant pour objet les unités lexicales, voire les traces observables de ces opérations dans le discours. Postulant que ce « travail lexical » figure parmi les signes indiciels de l'énonciation dans l'énoncé, nous avons tenté de recueillir et analyser ses manifestations.

Notre hypothèse postule qu'il existe une relation non triviale entre l'information lexicale focalisée dans l'interaction, les représentations des interlocuteurs et la construction interactive du sens et qu'il est possible d'exploiter cette relation dans le cadre d'une théorie de la

communication exolingue et de l'acquisition du lexique en langue étrangère. Cette étude veut présenter quelques réflexions préliminaires à une telle théorisation.

1. CADRE THÉORIQUE

Ces réflexions s'inscrivent dans une conception discursive, variationnelle et dynamique de la compétence linguistique et notamment lexicale, qui refuse un modèle « codique » de la communication et considère le lexique comme une des « zones molles » de la langue. L'équilibre, dans le discours, entre des unités sémantiques préconstruites et leur (re)construction dans l'interaction est donc extrêmement labile, les unités lexicales étant foncièrement modifiables dans et par l'énonciation. Nous avons tenté d'explorer plusieurs dimensions d'une telle conception du lexique dans d'autres études (Lüdi [1983]1984, 1985, 1992). En voici les prémisses (voir aussi Lüdi 1994, 118ss.) :

(1) La compétence lexicale est composée d'une mémoire lexicale ainsi que d'un ensemble de règles qui gouvernent la créativité lexicale, c'est-à-dire la modification d'unités lexicales existantes et la génération de mots nouveaux, autrement dit de « mots possibles » non attestés (cf. Corbin 1987).

(2) La mémoire lexicale est constituée par un ensemble ordonné d'hypothèses lexicales comprenant, pour chaque unité lexicale, une information phonologique, voire orthographique — c'est-à-dire le signifiant — et une information syntaxique, sémantique et pragmatique — c'est-à-dire le signifié dans le sens des « lemmas » de Levelt (1989). Ces hypothèses lexicales appartiennent au domaine des représentations; elles font partie des champs sémiotiques formant la culture d'une société au même titre que le savoir encyclopédique, i.e. que la « connaissance qui est acquise au cours de la socialisation et qui médiatise l'intériorisation, à l'intérieur de la conscience individuelle, des structures objectivées du monde social (...) [et] 'programme' les canaux par lesquels l'extériorisation produit un monde objectif » (Berger et Luckmann 1986 : 94).

(3) Ce savoir n'est pourtant pas entièrement stable. Cette instabilité est déterminée par des facteurs tels que les différences sociales, les divergences dans la formation et la biographie des individus, la capacité de mémorisation limitée, la créativité foncière de l'esprit humain, etc.

La « réalité » a donc constamment besoin d'être garantie, modifiée, reconstruite. Et l'interaction verbale est le lieu de cette reconstruction : « Le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation. On peut concevoir la vie quotidienne de l'individu en terme d'action d'un appareil de conversation qui continuellement maintient, modifie et reconstruit sa réalité subjective » (Berger et Luckmann 1986 : 208). Nous ne pouvons jamais être certains que la « réalité » à laquelle nous nous référons est perçue de la même manière par nos interlocuteurs. Par conséquent, une des fonctions centrales de l'interaction verbale est de contrôler et d'ajuster, si besoin est, cette réalité. Or, contrôler interactivement la réalité signifie automatiquement aussi contrôler la signification des unités lexicales employées pour en parler.

(4) Il existe donc des divergences importantes entre les significations des mêmes unités lexicales actualisées par différents interlocuteurs — et parfois même entre différents emplois de la même unité lexicale par un seul et même locuteur (Grunig et Grunig 1985 : 151). Il est vrai que ces divergences sont souvent neutralisées grâce à la malléabilité des unités lexicales, qui repose sur le caractère abstrait des hypothèses de signification, lesquelles sont considérablement enrichies dans l'énonciation par des opérations inférentielles. Il n'en reste pas moins que le contenu de la mémoire lexicale individuelle est potentiellement modifié rétroactivement, dans et par chaque acte de communication, par l'addition d'unités lexicales entières aussi bien que sous forme d'ajustements portant sur toutes les composantes de l'information lexicale des unités déjà mémorisées. Par conséquent, les unités composant la mémoire lexicale sont des objets construits, déconstruits et reconstruits dans le discours. Nous allons focaliser, dans la section 4, sur quelques conséquences de cette hypothèse.

(5) Les dernières réflexions, qui s'inspirent de la sémiotique ainsi que de la sociologie du savoir, trouvent une confirmation dans des considérations empruntées à l'analyse conversationnelle d'obédience ethnométhodologique. Il est assez généralement admis que le travail d'intercompréhension est accompli en commun par les interlocuteurs, qui négocient en vue d'obtenir un accord sur les objectifs communicatifs, les procédures et les relations aussi bien que sur le sens. Or, si la conception dynamique du lexique présentée plus haut est correcte, il s'ensuit que des lacunes lexicales ainsi qu'une opacité totale ou partielle de certaines unités lexicales entraînent des opérations discursives portant sur le lexique, plus précisément des opérations de constitution, enrichissement, ajustement et vérification d'hypothèses

lexicales. Et leur caractère discursif signifie que ces opérations affleurent à la surface des énoncés et y laissent des traces. Nous rejoignons en cela Pierre Bange, qui s'est intéressé aux multiples formes que revêt la « régulation de l'intercompréhension », a en particulier observé une « bifocalisation potentielle [de la communication] sur son objet thématique et sur les conditions de sa réalisation » (Bange 1987) et relevé explicitement l'existence de mécanismes conversationnels de régulation de l'intercompréhension focalisés sur le niveau du code verbal. En reformulant, tout en les restreignant, les réflexions de Bange, on peut avancer l'hypothèse qu'un sous-ensemble des opérations discursives de négociation vise une synchronisation lexicale. Nous avons parlé de travail lexical, défini comme la mise en œuvre de schémas interactifs portant sur une ou plusieurs composantes de l'information lexicale, ayant pour objectif de rendre cette information (mutuellement) manifeste et visant son intégration — au-delà de l'environnement cognitif mutuel des interlocuteurs — dans leur mémoire lexicale respective (Lüdi 1991, 1992). En d'autres termes — et pour employer les concepts de Dan Sperber et Deirdre Wilson (1986) — il s'agit de rendre mutuellement manifestes des éléments d'information dont il est en même temps signalé qu'ils font partie de l'information lexicale.

(6) Notre compétence communicative comprend donc des schémas interactifs (des « méthodes » dans la terminologie ethnométhodologique) dont la fonction est de permettre aux interlocuteurs de réaliser ce travail de synchronisation lexicale. Tout porte à croire que ces séquences latérales de travail lexical représentent des moments privilégiés pour l'entrée des unités lexicales nouvelles ou ajustées, dont la signification est mutuellement manifeste, dans la mémoire lexicale des interlocuteurs, natifs aussi bien que non natifs : qu'il s'agit, en d'autres termes, de séquences potentiellement acquisitionnelles (de Pietro, Matthey et Py 1989).

Tentons d'illustrer et d'approfondir ces remarques à l'aide d'un exemple tiré du corpus de Bielefeld :

(Exemple 1)

- | | |
|---|---|
| I | dans la ciél- .. äh dans la nuit- . il y a ähm des . (rit) tout
petites lampes+ dans la ciél' . à la nuit' |
| M | mhm' des étofles' |
| I | ouí . des étofles |

("Des tout petites lampes", 9:8. Corpus Bielefeld)

Pour interpréter ce passage, il faut comprendre l'interaction entre le *parcours onomasiologique* de l'énonciateur et le *parcours sémasiologique* de l'interprétant ou coénonciateur (Pottier 1992, 17s.).

La locutrice non native (LNN) I a quelque chose à dire, elle sait ce qu'elle veut dire (représentation); le problème se situe du côté des opérations sémiotiques : elle ne dispose pas des mots nécessaires pour verbaliser ses représentations.

La tâche de de la locutrice native (LN) M est de re-construire la représentation de I à partir des éléments que I lui donne, à savoir :

- les éléments [dans le ciel], [la nuit], [tout petit], [lampes];
- les marques d'un obstacle lexical : hésitations, rire, fautes grammaticales.

A partir de ces éléments, M infère:

- que l'objet à construire n'est pas 'lampe' (qui serait « incongruent » dans ce contexte), mais correspond à son archiséme [source de lumière];
- qu'il ne s'agit pas d'une métaphore, mais d'une dénomination approximative (voir Lüdi 1994 pour les notions d'incongruence, de métaphore et de dénomination approximative);
- qu'il s'agit par conséquent de construire un objet du discours reprenant certaines des propriétés des lampes compatibles avec 'ciel' et 'nuit' et 'tout petit'.

Il en résulte une hypothèse de sens /étoile/, qui est vérifiée interactivement. On aimerait peut-être postuler que le schéma de formulation employé par I exige, pour être complet, la formation de cette hypothèse par LN et son acceptation par LNN. Nous allons voir, dans ce qui suit, que ce n'est évidemment pas toujours le cas dans la pratique — et quelles en sont les conséquences.

Dans le courant de cette petite interaction, les interlocutrices accomplissent, en d'autres termes, la double tâche de :

- construire et ajuster mutuellement des objets de discours appartenant à un 'univers de discours' qui fait partie des 'mondes possibles' pour chacun des interlocuteurs en fonction de son 'univers de croyance' en vue de la construction d'un sens partagé (voir Martin 1987 pour la définition de ces notions);
- construire, contrôler et ajuster des hypothèses de signification de certains mots, ici notamment du mot /étoile/, en focalisant sur certaines de ses composantes telles que [localisé dans le ciel], [apparaissant typiquement la nuit], [petitesse], [source de lumière].

2. LA CONSTRUCTION INTERACTIVE DU SENS

Dans l'extrait de conversation que nous allons analyser, un apprenant adolescent (E) raconte à un natif adulte (V) une visite guidée dans une fabrique de skis. A partir de trois cas d'obstacles lexicaux, l'analyse va d'abord nous livrer des informations sur les stratégies et opérations mises en oeuvre par l'apprenant (LNN) pour surmonter un problème lexical en production et, simultanément, sur les stratégies et opérations mises en oeuvre par le natif (LN) pour surmonter un problème en compréhension.

(Exemple 2)

V: tu me racontes un peu ehm . disons les meilleurs moments que tu as eu pendant ce mois les choses les plus intéressantes que tu as fait comme ça

(...)

E: nous avons une ex/ excursion tout l'après-midi

V: et comment/ehm en bus>

E: devant ouh visiter le schi (ski) Authier

V: oui

E: à . . Bière et après

V: et qu'est-ce que vous avez vu donc

E: ehm ben le pour ehm le faire le Schi sont le ehm . les arbres et ts ts (onomatopée accompagnant un geste)

V: donc il y a/ vous avez vu l'arbre puis puis en fait toute l'étape de la production

E: non non les arbres pas c'est tous les . les outils . pour les: ts . **holz**>

V: du bois en fait

E: de bois dedans le schi

V: donc les en fait les planches>

E: oui

V: les planches de bois >

E: oui

V: mais elles sont elles sont encore toutes longues comme un arbre ou c'est>

- E: non non c'est coupé
- V: oui
- E: c'est ehm c'est prêt pour préparer les Schi
- V: oui et puis comment ils font ça ehm . à la main ou>
- E: oui also à la main et elle prend du le **belag** et tout des outils et après dans un presse
- V: oui
- E: les schi et tac
- V: ah pour la fo/ après pour la forme pour donc pour
- E: pour pour pour tous les: outils ehm . . **kleben**>
- V: coller
- E: pour coller les outils
- V: oui
- E: il y a un grand presse . et
- V: un presseur une sorte de presseur
- E: oui oui
- V: puis ça fait des trous> ou ehm ou ehm . +non il n'y a pas de trous je suis bête . . oui il y a des trous par exemple ehm ski non il y a pas (à voix plus basse comme parlant avec lui-même) . ehm c'est que du bois en fait> . et les outils qu'est-ce que c'est les outils dont tu parles en fait/
- E: ehm c'est ehm les outils de la schi ehm . . . ehm l'avant de la schi x>
- V: le bas oui
- E: il y a ehm le **belag**
- V: ah oui le x/ une sorte de cou/ (hésite) une sorte de couleur ou>
- E: ah oui aussi oui aussi la couleur et le bois et encore du couleur et c'est
- V: (en l'interrompant) c'est plusieurs couches x
- E: c'est une plaque de de plastique
- V: à l'intérieur ou où ça > . on met où cette plaque de de plastique>
- E: ehm sous la: la bois
- V: aaah

- E: il y a des plastiques avec les couleurs
- V: oui
- E: et ça: est dans ehm le presse
- V: mhm
- E: et vingt minutes dans le presse et après c'est: c'est fini
- V: c'est fini< et comment comment ils font pour que pour que pour qu'ils se: ils montent comme ça (accompagne un geste)
- E: ah c'est un c'est une
- V: une pointe
- E: c'est une forme qui ehm . . . c'est une forme
- V: oui
- E: et le schi est dans le forme et la forme a
- V: ah aussi une pointe comme ça
- E: oui oui oui
- V: donc c'est/ on le laisse là-dedans pendant très longtemps ou comment . pour qui est cette forme à la fin ça c'est ehm c'est ehm . la la pointe elle est en plastique ou elle est aussi en bois>
- E: non pas de bois c'est seulement du plastique
- V: ah d'accord
- E: also oui seulement du plastique
- V: oui . oui d'accord< donc c'est déjà la forme qui est comme ça dès le départ
- E: oui
- V: oui ok je pense que c'était du bois mais tu sais autrefois c'était du bois mais maintenant c'est du plastique c'est vrai x

(Devant ouh visiter le schi Authier. Corpus VS 30 - 29.5.91)

La tâche de formulation que LNN se donne est de décrire ce qu'il a vu. Dans un premier temps, il se place dans le champs sémantique ouvert par la question de V : "Qu'est-ce que vous avez vu donc?", qui exige un objet et/ou un événement. En ponctuant son message d'une formidable accumulation de marqueurs d'hésitation, LNN pose un cadre : "pour le faire le schi", y ancre un premier référent à l'aide de

l'existenciel 'être' (mal choisi, mais ceci ne nous intéresse pas ici) : "sont les arbres", et ajoute une onomatopée ainsi qu'un geste en guise de prédicat : "et ts ts".

L'interlocuteur natif juge ces éléments insuffisants pour une interprétation correcte, ce qu'il manifeste par le marqueur "donc" suivi d'une première tentative d'hétéroreformulation. Elle s'articule autour du terme "arbre" avec les qualités [qui existe] ("il y a"), [que l'on peut voir] ("vous avez vu"), singularisé ("l'arbre") et [qui sert dans la fabrication de skis] ("toute l'étape de la production").

LNN réagit en signalant une divergence majeure ("non non") portant sur l'objet de discours à construire ("les arbres pas"). Il corrige : ce ne sont pas des arbres qu'il a vus, mais "tous les . les outils pour les/". Et il résume sa pensée par la formulation transcodique¹ "holz".

Prononcée avec une intonation montante (>), celle-ci ouvre une séquence latérale, car LN interprète les marques d'incertitude comme demande d'aide à laquelle il accède : "du bois en fait".

LNN ratifie le terme "bois", mais en profite pour enrichir l'objet de discours par un complément circonstanciel "dedans le schi". Nouvelle tentative de reformulation par LN, à nouveau introduite par "donc", et ratifiée par LNN : "les planches de bois".

Toutefois, LN ne semble pas encore satisfait, comme l'indique le connecteur "mais" : "mais elles sont elles sont encore toutes longues comme un arbre ou c'est". Sa tâche consiste à construire une représentation cohérente entre 'planches' — avec le sémème [pièce de bois plus longue que large] et 'à l'intérieur du ski'. Or, l'hypothèse la plus plausible dans le contexte 'arbre' lui paraît d'admettre que les 'planches' représentent une étape précédente de la production des ski. Il prend toujours à la lettre la signification de /arbre/ et ne semble pas considérer qu'il ne s'agissait que d'une paraphrase pour le mot manquant /bois/. On remarquera, par ailleurs, que le terme "outil" employé par LNN n'est pas relevé par LN.

LNN refuse cette interprétation. Dans un premier temps, il rejette le trait [longueur] : "non non c'est coupé"; dans un deuxième temps, il précise la phase de production : "c'est prêt pour préparer les skis".

¹ La *formulation transcodique* (Lüdi 1994) consiste en un emploi potentiellement conscient, dans un énoncé en L2, d'une séquence perçue par le LNN comme appartenant à une autre langue (normalement L1), dans le but de surmonter un obstacle communicatif; elle fait partie des *stratégies compensatoires interlinguales*.

A ce point, LN doit reconsidérer son interprétation et créer une cohérence entre les éléments [en bois], [morceaux relativement petits], [éléments pour fabriquer des skis], [qui trouvent leur place à l'intérieur du ski]. Il formule l'hypothèse que LNN veut parler de l'opération d'assemblage. Mais il ne vérifie pas interactivement cette hypothèse, sinon qu'il la présuppose, comme le prouve la question sur le mode d'assemblage : "oui et puis comment ils font ça? à la main ou?"

LNN ratifie "à la main", mais en hésitant (marqueur transcodique de modalisation "also"). Il accepte d'entrer en matière sur l'opération d'assemblage, même si, pour lui, la phase précédente n'est manifestement pas encore achevée.

Le schéma discursif ouvert par LN comprend une opération manuelle ("à la main"), une opération machinelle ("dans un presse") et les éléments à rassembler ("le belag", "les outils"). Or, tous ces éléments posent des problèmes lexicaux. Est d'abord résolu une première lacune lexicale, signalée par une pause, une pause remplie ("ehm") et la formulation transcodique ("kleben") : LN : "coller", LNN : "coller les outils". Puis LN propose une reformulation pour "presse" : "un pressoir, une sorte de pressoir", formulation ratifiée superficiellement par LNN ("oui, oui"), mais pour reprendre le terme de "presse" plus bas.

Ce n'est qu'à ce moment que LN relève une inconsistance, signalée par le marqueur "en fait" employé par deux fois. Ayant résolu la question de la 'machine', le terme "outils" ne fait plus de sens : "et les outils qu'est-ce que c'est les outils dont tu parles".

LNN résout la tâche de définition par un cumul d'exemples : "l'avant de la schi", "le bas" (hétéroreformulation d'un mot incompréhensible par LN), "le belag". LN ne manifeste pas s'il a compris. Il change de sujet et focalise sur "belag", terme qu'il n'avait pas relevé lors de sa première mention. Il propose "couleur". Ce terme ne satisfait pas entièrement LNN, qui signale une entité plus complexe ("aussi la couleur et le bois et encore du couleur"); en l'interrompant, LN confirme qu'il a compris l'image ("c'est plusieurs couches"), puis LNN enchaîne par une définition plus précise de 'belag' : "c'est une plaque de plastique", qui est placée non pas à l'intérieur, mais "sous la: . la bois". Il hésite sur le terme à employer pour l'intérieur du ski, mais LN ne revient plus à cette difficulté et la conversation se termine sur le matériau de la pointe.

3. DISCUSSION

Nous avancerons l'hypothèse que la représentation du locuteur était du type : [des éléments de bois, qui forment le noyau du ski, sont placés entre deux plaques de plastique, qui en forment les surfaces inférieure et supérieure, et une machine les assemble sous haute pression en une seule opération]. Or, les mots essentiels : 'bois', 'élément' et 'couche en matière plastique qui forme le plat du ski' lui font défaut. Les moyens employés pour surmonter ces lacunes lexicales majeures sont variés : périphrase lexicale, dénomination approximative, bricolage lexical, formulation transcodique, gestes, etc. Le travail lexical se fait en commun

Or, ni pour "outil", ni pour "belag" la négociation interactive aboutit à une unité lexicale appropriée. LNN n'a ni la possibilité de contrôler si son hypothèse lexicale pour 'outil' est correcte (en fait, elle est vraisemblablement erronée; tout fait en effet penser qu'il y voit l'équivalent du mot allemand 'Teile', à consonantisme semblable²), ni d'acquérir une unité lexicale française correspondant à l'allemand 'Belag'. Cette observation n'a pas seulement des conséquences sur l'acquisition, mais aussi sur le rôle des unités lexicales dans la construction du sens.

Cela est particulièrement saillant pour le lemma /élément/, qui engendre un flou sémantique, voire un malentendu qui n'est nulle part résolu dans l'extrait cité. Pour LN, les ensembles de traits sémantiques associés aux unités lexicales proposées par LNN et les signaux paraverbaux ne forment pas un ensemble cohérent. Il est donc forcé d'inférer, à partir d'une information insuffisante, ce que LNN peut bien vouloir dire. Toutefois, l'ajustement mutuel et l'explicitation de l'information mutuellement manifeste ne va pas toujours jusqu'au bout. Les inférences ne sont pas calculables à partir du savoir lexical mobilisé par l'unité "outil". LN et LNN ne sont nullement certains, à la fin de ce passage, d'avoir des représentations raisonnablement semblables.

Dans une étude antérieure (Lüdi 1994), nous avons avancé l'hypothèse que l'acte dénominatif est une espèce d'acte de langage dans la mesure où il représente une instruction adressée au destinataire de construire, dans l'univers de discours, une représentation

² Voici les contextes pour 'outils': "c'est coupé", "c'est prêt pour préparer les schi", "dedans le ski", [qqch. que l'on peut coller], "les outils de la schi", en font partie: "l'avant de la schi" et "le belag".

correspondante. L'orthonyme était assimilé à un acte dénominatif direct, les moyens de dénomination médiate représenteraient, disions-nous, différents types de marqueurs indirects d'acte dénominatif³, parmi lesquels nous distinguons les actes dénominatifs minimaux ou allusifs⁴ et les actes dénominatifs indicatifs, qui orientent de manière plus ou moins évidente le parcours interprétatif de l'interlocuteur. Nous avons soutenu que telle était la fonction de la métaphore. Nous avons par ailleurs postulé que les interlocuteurs négociaient le statut d'une dénomination médiate et se manifestaient en particulier mutuellement s'il s'agit d'une figure stylistique (p.ex. d'un euphémisme), d'une proposition néologique (p.ex. d'une métaphore dénominative) ou d'une simple lacune lexicale (qui peut correspondre à une demande d'aide). Un présupposé non explicité de cette étude était que la communication exigeait un contrôle complet de l'environnement cognitif mutuel des interlocuteurs, que ce contrôle était partagé par les interlocuteurs, et que, dans la conversation exolingue, la responsabilité de LN de comprendre pouvait être plus grande que celle de LNN de produire un énoncé cohérent. Les schémas de formulation approximative employés par LNN, qui exigeraient pour être complet, disions-nous, la formation d'une hypothèse de sens par LN et son acceptation par LNN, peuvent aussi restés inachevés.

Mais il y a plus. De nombreux modèles linguistiques conçoivent la construction du sens comme un procédé en deux temps. Dans un premier mouvement, une représentation sémantique intégrée serait contruite en intégrant la signification des unités lexicales qui forment d'énoncé. Cette représentation serait ensuite enrichie par une composante inférentielle, parfois dite 'rhétorique' (Ducrot 1972) ou pragmatique (Martin, 1987). L'exemple analysé illustre les opérations et stratégies interactionnelles employées quand la base lexicale pour un calcul inférentiel n'est pas suffisante. Il révèle les nombreuses redondances entre l'information lexicale et le co-texte, qui permettent de court-circuiter les opératons mentionnées, révèlent une partie de la nature des savoirs lexicaux et mettent en cause leur linéarité.

³ Voir Roulet (1980) pour une classification très convaincante des marqueurs illocutoires.

⁴ Ces actes se limitent à un simple opération d'ancrage de topic du type : «il existe un x au moment t et au lieu l» ("j'ai acheté, comment dit-on, un truc, quoi") et laissent à l'interlocuteur la tâche d'inférer, en ayant recours à la mémoire discursive, de quoi il pourrait s'agir. Cf. Berthoud/Mondada (1993).

L'extrait analysé illustre aussi que, pour des raisons qu'il ne s'agit pas, ici, de discuter, la manifesteté mutuelle du sens n'est pas, et de loin, toujours exigée. Des considérations, sans doute d'ordre pragmatique, peuvent entraver le calcul contrôlé de l'information mutuellement manifeste sans que les interlocuteurs semblent en souffrir. En effet, nous observons que malgré les lacunes lexicales, qui engendrent diverses formes de dénomination médiate, le travail de formulation ne va pas jusqu'au bout. Les interlocuteurs semblent se satisfaire d'un ajustement approximatif, mais jugé suffisant. Voilà un autre fait dont les modèles de la communication devront tenir compte.

© Georges Lüdi 1995

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BANGE, P. (1987). « La régulation de l'intercompréhension dans la communication exolingue ». Contribution à la Table ronde du Réseau européen de laboratoires sur l'acquisition des langues, La Baume-les-Aix, novembre 1987.
- BERGER, P., LUCKMANN, Th. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- BERTHOUD, A.-C., MONDADA, L. (1993). « Traitement du topic : aspects théoriques et acquisitionnels ». In : Lüdi, G. (éd.). *Approches linguistiques de l'interaction. Contributions aux 4e Rencontres régionales de linguistique (Bâle, 14 - 16 septembre 1992)*. Bulletin CILA 57 : 123-136.
- BOREL, M.-J. (1987). « Discours descriptif et référence ». *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* 53, 77-89.
- BROEDER, P. et al. (1988). *Processes in the developing lexicon*. Final Report of the ESF Additional Activity « Second Language Acquisition by Adult Immigrants ». Volume III. Strasbourg/Tilburg/Göteborg : European Science Foundation.
- CORBIN, D. (1987). *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*. Tübingen : Niemeyer, 2 voll., 2^e ed., 1991.
- DE PIETRO, J.-F., MATTHEY, M., PY, B. (1989). « Acquisition et contrat didactique : les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue », In : *Actes du troisième Colloque Régional de Linguistique, Strasbourg 28-29 avril 1988*, Strasbourg : Université des Sciences Humaines/Université Louis Pasteur, 99-124.
- DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire*. Paris : Minuit.
- GRIZE, Jean-Blaise (éd.) (1984). *Sémiologie du raisonnement*. Berne : Peter Lang.
- GRUNIG, B.-N., GRUNIG, R. (1985). *La fuite du sens. La construction du sens dans l'interlocution*. Paris : Hatier-Crédif.
- LEVELT, W. (1989). *Speaking*. Cambridge MA : MIT Press.
- LÜDI, G. ([1983]1984). « Aspects énonciatifs et fonctionnels de la néologie lexicale », In : Kleiber, G. (éd.). *Recherches en pragma-sémantique*. Paris/Metz, 165-183 (repris de *TRANEL* 5).
- LÜDI, G. (1985). « Zur Zerlegbarkeit von Wortbedeutungen », In : Schwarze, C., Wunderlich, D. (eds.). *Handbuch der Lexikologie*. Königstein/Ts., 64-102.
- LÜDI, G. (1991). « Construire ensemble les mots pour le dire. A propos de l'origine discursive des connaissances lexicales », In : Dausendschön-Gay, U.,

- Gülich, E., Krafft, U. (eds.). *Linguistische Interaktionsanalysen. Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*. Tübingen : Niemeyer, 193-224.
- LÜDI, G. (1992). « Metapher und lexikalische Arbeit », In : Anschütz, S. (ed.). *Texte, Sätze, Wörter und Moneme. Festschrift für Klaus Heger zum 65. Geburtstag*. Heidelberg : Heidelberger Orientverlag, 471-498.
- LÜDI, G. (1994). « Dénomination médiante et bricolage lexical en situation exolingue ». *AILE* 4, 115-146.
- MARTIN, R. (1987). *Langage et croyance*. Bruxelles : Pierre Mardaga.
- POTTIER, B. (1992). *Sémantique générale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- QUASTHOFF, U., HARTMANN, D. (1982). « Bedeutungserklärungen als empirischer Zugang zu Wortbedeutungen », *Deutsche Sprache* 10, 97-118.
- ROULET, E. (1980). « Stratégies d'interaction, modes d'implication et marqueurs illocutoires », *Cahiers de Linguistique Française* 1, 80-103.
- SPERBER, D., WILSON, D. (1986). *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford : Basil Blackwell.